Le discours du Führer

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Cette unité nationale était donc la première tâche à réaliser et elle a été accomplie graduellement.

Le deuxième point de notre programme visait à supprimer les entraves politiques imposées par le traité de Versailles et qui gênaient en même temps l'unité nationale de notre peuple, nous privant de nos possessions et de nos colonies dans le monde.

L'autre monde était opposé à notre unité intérieure parce qu'il savait que la revendication vitale de ces masses imposerait ensuite sa mise en application. Les autres ont voulu le maintien de la loi de Versailles qu'ils considéraient comme une deuxième paix de Munster.

Il faut y ajouter un second motif. J'ai dit que les territoires du monde avaient été injustement répartis. Les observateurs américains et anglais ont caractérisé cette situation au moyen d'une expression merveilleuse: il y a deux sortes de peuples: à savoir les « haves » et les « havenots ». Nous autres, disaient-ils, Anglais, Américains ou Français, nous sommes les « haves ». Les autres sont les « havenots » et celui qui n'a rien ne recevra rien. J'ai été toute ma vie un « havenot ». Je me déclare solidaire des « havenots » et je lutte pour eux contre tout le monde. Jamais je ne reconnaîtrai le droit des autres sur ce qu'ils ont pillé ou accaparé par la force. Je me refuse surtout à le reconnaître sur ce qu'on nous a pris.

Mais il est intéressant d'étudier la vie de ces richards.

Le capital est fait pour l'économie et l'économie pour le peuple

On imaginait que dans ces pays de la liberté et de la richesse, le peuple devait vivre en prospérité. En réalité, la misère des masses y est plus grande que partout ailleurs. La riche Angleterre contrôle 40 millions de kilomètres carrés. Pour payer ce luxe, 100 millions d'ouvriers coloniaux vivent aux Indes dans des conditions pitoyables. Mais, dira-t-on, les Anglais eux-mêmes peut-être participent-ils à ces richesses ? Au contraire, l'abîme qui sépare les classes y est plus profond qu'on n'aurait osé l'imaginer ; d'un côté, une misère inconcevable et de l'autre une abondance sans limites. Pendant plusieurs décades, l'Angleterre a eu 2 millions et demi de chômeurs. L'Amérique en comptait de 10 à 13 millions.

Dans ce monde de la démocratie capitaliste, le principe économique essentiel est le suivant : Le peuple est fait pour l'économie et l'économie est faite pour le capital. Nous autres, par contre, nous avons retourné ce principe et nous disons : « Le capital est fait pour l'économie et l'économie est faite pour le peuple ! »

Ce qui importe, c'est le peuple : tout le reste n'est qu'un moyen d'atteindre le but. Si une économie ne parvient pas à nourrir un peuple, à l'habiller, etc..., alors elle est défectueuse, peu importe que quelques centaines de gens disent : « Pour moi, elle est bonne, mes dividendes sont excellents ». Nous avons mis fin à cet état de choses. Et les autres de dire aussitôt : « Vous terrorisez la liberté ». Nous terroriserions donc la liberté aux frais de la communauté.

Pour ne citer qu'un exemple, ces messieurs ont la possibilité d'encaisser jusqu'à 160 % sur leurs industries d'armements. Ils se disent que si les méthodes allemandes gagnaient du terrain et triomphaient, elles mettraient fin à cette situation privilégiée. En cela, ils ont tout à fait raison. En ce qui me concerne, je considère que 6 % suffisent amplement. L'individu n'a pas le droit chez nous de disposer librement de choses qui doivent être capitalisées au profit de la communauté du peuple. S'il en dispose personnellement d'une façon correcte, tant mieux ; s'il agit autrement, l'Etat national-socialiste intervient.

Le principe : Travail

Heureusement, nous avons fait table rase chez nous d'une exploitation aussi scandaleuse, qui en somme était basée sur des bénéfices cachés et, avant tout, sur la corruption. Messieurs les députés sont en effet membres des conseils d'administration. Une pareille situation n'existe pas chez nous ; aucun député ne peut faire partie d'un conseil d'administration sinon à titre honorifique. Il n'en est pas de même dans les autres pays. Il existe donc bien deux mondes opposés. Nos antagonistes ont raison lorsqu'ils déclarent « qu'ils ne peuvent pas s'entendre avec l'autre monde ». Ils luttent pour le maintien de l'étalon-or ; je le comprends. Ils détiennent l'or. Notre or nous a été pillé et extorqué. Lorsque j'ai pris le pouvoir, ce ne fut pas par méchanceté que j'abandonnai l'étalon-or. C'était plus simple, il n'y avait plus d'or. Ce ne fut pas difficile pour moi non plus de réaliser cet abandon. Qui ne possède rien peut aisément abandonner l'étalon-or. Je n'en fus guère malheureux. Notre structure économique est bien différente. A nos yeux, l'or ne représente pas une valeur, mais nous estimons qu'il est un facteur servant à opprimer et à dominer le peuple. En arrivant au pouvoir, je n'avais qu'un seul espoir. C'est sur cet espoir que je me suis basé. C'était la valeur et la capacité du peuple allemand et de l'ouvrier allemand, l'intelligence de nos inventeurs, de nos ingénieurs, de nos techniciens, de nos chimistes, etc. J'ai bâti sur la force de notre économie. La force allemande du travail, voilà notre or et notre capital et avec cet or-là, j'abattrai n'importe quelle autre puissance existant au monde. Je n'ai construit mon économie que sur le principe : Travail.

Nous avons résolu nos problèmes : notre mark, pour lequel au début il n'y avait absolument pas de convention-or, est resté stable. Pourquoi ? Parce que, mes compatriotes, vous et votre travail soutenez le mark.

Si nous voulons mobiliser au plus haut degré les forces de notre peuple, nous obtiendrons d'autant plus de produits vitaux.

Nous avons résorbé les sept millions de chômeurs, six millions d'autres non-qualifiés sont devenus des ouvriers qualifiés. Et cette entreprise est financée par le Reichsmark qui a conservé sa valeur en temps de paix et mieux encore pendant la guerre. Ce que nous construisons ici, c'est aussi un monde, un monde de la communauté de travail et des devoirs. Peut-être plus d'un Allemand s'est-il étonné en voyant apparaître les timbres de ravitaillement dès le premier jour de la guerre. Mais nous avons voulu éviter qu'en matière de produits de première nécessité, l'un ait plus que l'autre. Notre Etat est organisé politiquement et économiquement, sur une autre base que les démocraties occidentales.

Deux mondes opposés

Nous savons parfaitement que si nous succombons dans cette lutte, c'est pour nous la fin. Non pas la fin de notre travail socialiste constructif, mais la fin du peuple allemand. Les autres se disent en eux-mêmes : « Si nous perdons, notre édifice capitaliste mondial s'écroulera. Dans ce cas, nous aurons acquis l'or sans bourse délier. Notre besoin d'hégémonie mondiale ne peut être maintenu si tels autres peuples suppriment les dynasties de l'or. Ils présenteront alors des exigences sociales. Un effondrement se produira: je les comprends dès lors lorsqu'ils déclarent : Cela, nous voulons l'empêcher dans tous les cas.

Ce sont là deux mondes opposés. Je pense que l'un d'eux doit s'écrouler. Si nous nous écroulons, le peuple allemand s'écroulera avec nous; si c'est l'autre qui s'effondre, j'ai la conviction qu'alors seulement le monde sera libéré. Car notre lutte n'est pas dirigée contre l'Anglais ou le Français pris individuellement. Nous ne ressentons rien contre eux. Nous n'avons rien réclamé d'eux.

Lorsqu'ils sont entrés en guerre, ils n'ont pas pu dire : « Nous entrons en campagne parce que les Allemands ont exigé quelque chose », mais ils ont dit, au contraire : « Nous entamons la lutte parce que nous craignons que ce système ne s'étende également à notre peuple ». C'est pour ce motif-là qu'ils font la guerre. C'est par cette guerre qu'ils voudraient rejeter notre peuple à l'époque de Versailles et le replonger dans un malheur indicible.

La limite de ce que l'honneur permettait

Le combat a été engagé après que j'eus fait pour l'éviter tout ce qu'il était humainement possible de faire. Je suis allé jusqu'à la limite de ce que l'honneur me permettait ; j'ai répété mes offres de conciliation à l'Angleterre, j'ai conjuré ses diplomates, que j'invitai à des entretiens approfondis, de faire preuve de bonne volonté. Ils s'y refusèrent. Par contre, Churchill, depuis sept ans, répétait : « Je veux la guerre ». Il l'a. J'ai regretté que des peuples que j'avais voulu apaiser se soient affrontés dans les combats. Ensemble, ils n'auraient produit que des œuvres politiques bienfaisantes.

Mais si ces messieurs se proposent de faire disparaître l'Etat national-socialiste, d'anéantir le peuple allemand, etc..., comme ils le déclaraient dans leurs buts de guerre et comme ils le répètent encore toujours pour leur propagande intérieure, ils auront, cette fois-ci, une belle surprise, et je crois que cette surprise a déjà commencé.

L'Angleterre encaissera des coups de plus en plus durs

Et maintenant, mes camarades, les sacrifices... Pour l'individu, ils peuvent être lourds. Mais lorsque nous faisons le compte, en comparant ces sacrifices à ceux de la guerre mondiale, comme ils nous paraissent incomparablement petits ! Même approximativement, nous n'avons pas encore autant de morts que l'Allemagne en a eu contre la France seule en 1870-71. Par ces sacrifices, nous avons cependant brisé l'anneau de fer qui avait été tracé autour de l'Allemagne. Et le nombre des blessés n'est également qu'une partie de celui que nous avions nous-mêmes prévu. Cela, nous le devons à notre magnifique armée, à nos soldats qui ont accompli de formidables exploits.

Mais le soldat allemand vous en est redevable à vous, ouvriers de l'armement, qui lui avez donné ces armes.

Au cours de cette lutte, le problème des munitions ne s'est jamais posé tout au plus celui du réapprovisionnement. Dans les divers genres de munitions, nous avons à peine employé les quantités produites en un mois.

Aujourd'hui, nous voici armes contre toute éventualité. L'Angleterre peut entreprendre ce qu'elle veut. Chaque semaine, elle encaissera des coups de plus en plus durs et si elle songeait à remettre pied quelque part sur le continent, nous répondrions : Présents ! Et j'espère que nous n'avons rien désappris. Quant aux Anglais, j'espère pour eux qu'ils n'ont rien oublié.

Nous disposerons de l'heure de la décision finale

Je n'ai pas voulu la lutte aérienne. Nous l'avons entamée, nous la mènerons à bonne fin. Durant toute la campagne de Pologne, nous n'avons pas mené un pareille lutte. Je n'ai pas fait exécuter d'attaques nocturnes parce que, de nuit, on vise moins bien et je ne voulais attaquer que des objectifs de guerre importants. Je ne voulais attaquer qu'au front, je ne voulais combattre que des soldats, non pas des femmes et des enfants. C'est pourquoi nous n'avons pas mené pareille lutte en Pologne ; en France non plus.

Lorsque nous avons exécuté l'attaque contre Paris, seul les objectifs d'importance militaire ont été visés.

Alors ce stratège fameux qui s'appelle Churchill, s'est mis dans l'idée de commencer une guerre aérienne totale nocturne. Il a commencé dans la région de Brisgau et il a poursuivi. Mais aucune usine d'armement n'a été détruite et ils n'ont pas su rendre la moindre usine inutilisable. Tout au plus ont-ils touché de nombreuses familles de malheureux.

Leurs objectifs préférés étaient les hôpitaux.

J'ai patienté pendant un mois, en supposant qu'après la campagne de France, les Anglais abandonneraient ces méthodes de guerre. Mais j'ai attendu en vain. J'ai attendu un deuxième mois, un troisième mois. Mais alors je ne pouvais plus en répondre devant le peuple allemand de laisser tuer mes propres camarades et d'épargner des étrangers. Alors cette guerre-là dut aussi être faite et nous la faisons actuellement. Elle est menée avec l'esprit de décision, avec le matériel, les moyens et le courage dont nous disposons.

Quant à l'heure de la décision finale, c'est nous qui en disposerons. Et sous ce rapport, je suis prudent. Nous aurions peut-être, déjà au cours de l'automne de l'année passée, pu attaquer à l'Ouest, mais j'ai voulu attendre le beau temps. Je crois que cela en a valu la peine. Tout naturellement, en raison de notre conviction du succès final de nos armes, nous avons pu nous permettre cela.

Quoi qu'il arrive, l'Allemagne sera victorieuse

Je crois que le peuple allemand me sera reconnaissant d'avoir quelque peu exercé sa patience, mais, par contre, de lui avoir épargné des sacrifices.

Cela aussi fait partie de l'Etat national-socialiste que, même dans la guerre, il épargne des hommes là où il n'est pas absolument nécessaire d'en sacrifier. Car il s'agit toujours des hommes de notre peuple. En agissant de la sorte, nous avons déjà remporté de formidables succès au cours de la campagne de Pologne, sans même sacrifier à cet effet un seul homme. Il en a été de même dans l'Ouest et il en sera ainsi dans l'avenir. Nous ne voulons pas remporter des succès de prestige, mais nous voulons nous laisser toujours mener froidement par des buts militaires. Ce qui doit être fait sera fait. Pour le reste, nous avons encore tout l'espoir que sonnera un jour l'heure où le bon sens prévaudra et où la paix sera faite.

Mais le monde doit savoir une chose, c'est que l'Allemagne ne sera pas battue ni par les armes, ni par l'épuisement, ni par une défaite économique. Quoi qu'il arrive, l'Allemagne sortira victorieuse de cette lutte. Je ne suis pas homme, ayant commencé la guerre, à y mettre fin à son propre détriment. J'ai prouvé cela au cours de ma vie et je le prouverai encore à ces messieurs qui n'ont appris à connaître ma vie que par la presse des émigrants, que je suis resté le même, que je n'ai pas changé.

Au moment où je suis entré dans la vie politique, j'ai déclaré à mes partisans que, dans leur dictionnaire et dans le mien, un mot n'existerait pas : capitulation.

Je ne désire pas la lutte. Mais partout là où l'on m'y forcera, je combattrai jusqu'à mon dernier souffle. Et, aujourd'hui, je suis à même de mener le combat parce que je sais que le peuple allemand tout entier est avec moi.

J'ai déclaré, le 3 septembre 1939, que le temps ne pourrait nous vaincre, que des difficultés économiques ne pourraient nous terrasser et que moins encore les armes pourraient faire de nous des vaincus.

Tout cela est garanti par l'attitude du peuple allemand.

Lorsque la présente guerre sera terminée, nous devrons nous atteler à de grandes tâches en Allemagne. Alors seulement, le peuple allemand cessera de couler des canons et entamera l'œuvre de paix et de restauration à l'intention de millions d'hommes.

A ce moment-là, on montrera au monde qui est le maître : le capital ou le travail. Et de ce travail ressuscitera ce grand empire allemand qui, jadis, hanta les rêves d'un célèbre poète, une Allemagne qui verra tous ses fils se consacrer à elle avec dévotion car elle sera aussi bien la patrie du plus pauvre.

Le plan que je me propose maintenant de réaliser n'est rien, en comparaison des prestations que nous avons derrière nous. Ce but sera atteint plus rapidement et plus sûrement que nous avons réalisé jusqu'à maintenant. Car le chemin qui a conduit un inconnu à la mission du Führer de la nation allemande était plus difficile à parcourir que celui qui mènera le Führer de cette même nation jusqu'à la paix future. J'ai dû lutter pendant 15 ans pour conquérir votre confiance. Grâce à cette même confiance, je puis lutter à présent pour l'Allemagne. Puis viendra de nouveau le temps où nous lutterons dans une confiance commune pour le grand empire de la paix, de la prospérité, de la culture, cet empire que nous voulons édifier que nous édifierons.

Foi inébranlable en la victoire

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

On a enlevé les machines de l'allée centrale de cet atelier afin de gagner de la place. On a fabriqué une estrade au milieu de laquelle se trouve une petite table et un microphone. Au-dessus de cet endroit flotte le drapeau à croix gammée seule parure de cet endroit de travail.

Devant cette estrade se trouvent quelques rangées de chaises occupées par des blessés graves de la guerre et des accidentés de l'usine. On a voulu leur donner une place d'honneur. Derrière l'estrade se trouve la masse ouvrière avec les drapeaux de l'usine.

Tout le reste de l'atelier est occupé par des ouvriers travaillant dans ces usines d'armement. Les ingénieurs et les contremaîtres en habit gris, les ouvriers en treillis bleu, les femmes en habit marron, les apprentis, se sont hissés sur les machines, voire même sur les canons, afin de s'assurer une bonne place.

Des chants entraînants font paraître moins long le temps d'attente.

Ovations indescriptibles

Quelques minutes avant midi, les phares s'allument. A présent, il n'y a plus une seule place libre. Même sur les machines, les ouvriers se trouvent côte à côte. Le Führer vient d'arriver devant l'atelier de montage. Il est attendu là par le Chef du Haut-Commandement de l'armée allemande, le Maréchal Keitel ; le Directeur des Organisations du Reich, Dr. Ley, et le Ministre du Reich, Dr. Todt, par les directeurs de l'usine. La musique de l'usine entonne la marche de Badenweiler. C'est au milieu d'ovations indescriptibles que le Führer, entouré par les personnes ci-dessus mentionnées, rentre dans l'atelier. Les ovations s'accentuent au moment où il a gagné l'estrade. Le Dr. Goebbels souhaite la bienvenue au Führer au nom des ouvriers allemands. Ses salutations sont accueillies avec des applaudissements sans fin qui s'amplifient encore au moment où le Führer s'approche du microphone.

Enthousiasme

Un silence impressionnant fait place à l'enthousiasme au moment où le Führer parle du droit de vie et de l'espace vital. La joie qui rayonnait sur les figures des ouvriers allemands fait place à une tension, car les paroles prononcées par le Führer produisent un effet profond qui peut se lire facilement sur le visage de chacun. Tous les yeux sont dirigés vers le Führer. Ils ne manquent pas une parole. Leurs yeux brillent lorsqu'il parle des difficultés qu'il avait eu pour créer une union nationale qui est la base pour l'avenir du peuple. Aujourd'hui il peut dire avec fierté que le résultat en est une union inébranlable. Ses paroles sont accueillies avec des applaudissements répétés.

Les ouvriers ont écouté avec la même compréhension l'exposé fait par le Führer et souvent souligné d'ironie, sur l'opposition entre le riche et le pauvre, le capitaliste et l'ouvrier, entre la démocratie et l'union nationale. Les descriptions « du travail » des richards sont accueillies avec un rire aussi franc que les tentatives des Etats capitalistes, stigmatisées par le Führer avec une fine ironie de faire des professes d'ordre social à des peuples qu'ils ont exploités jusqu'à présent.

Les paroles du Führer brossant un tableau au sujet de l'opposition des deux mondes et des raisons qui les contraignirent à faire la guerre parce que la clique ploutocrate la désirait, ont été accueillies avec le même enthousiasme.

LA CLOTURE DE LA MANIFESTATION

La constatation du Führer que l'ouvrier allemand avait largement contribué aux succès et aux victoires remportés par l'armée allemande et ses remerciements au peuple allemand tout entier, furent coupés, phrase par phrase, par les ovations enthousiastes de l'assemblée. Mais c'est un vrai tonnerre qui se fit entendre dans l'atelier, lorsque le Führer finit son discours en disant qu'il croyait fermement à la victoire finale, à un avenir heureux dans la paix, le travail et le bien-être du peuple allemand.

Les ovations se prolongent pendant plusieurs minutes et ce n'est qu'après un bon moment que le Directeur du Front ouvrier allemand, le Dr. Ley, peut clôturer la manifestation par le salut au Führer. Les ouvriers allemands, la main droite levée, chantent avec ferveur les hymnes nationaux allemands, et une fois de plus l'atelier est rempli par les ovations de la masse lorsque le Führer quitte les lieux, aux sons de la marche « Volk ans Gewehr ».

Vous n'avez pas lu...

ce journal si vous n'avez pas consulté ses annonces !

LE DERNIER BOMBARDEMENT DE LONDRES A EU DE TERRIFIANTS EFFETS

Tokio, 11. — Les premières nouvelles reçues de Londres montrent l'effet formidable de la dernière grande attaque sur cette ville. Le représentant londonien du journal « Yomiuri Schimbun », dit que toute la ville, sous l'effet des terribles explosions des bombes, avait résonné et tremblé. Les bâtiments ont été pulvérisés. Des décombres et des verres remplissent les rues. Les nerfs des Londoniens sont terriblement tendus. Il paraît tout à fait impossible que la ville surmonte ce terrible coup rapidement. Au cours d'une seule nuit, tout l'aspect de la ville a changé et présente maintenant un tableau lamentable. Le service des sapeurs-pompiers est en alerte comme jamais il ne l'a été.

Le représentant du « Mikajo Schimbun » parle de bombes géantes et constate qu'on ne peut pas compter la quantité de bâtiments détruits. Londres a perdu toute activité et vie.

RAIDS de reconnaissance armée de l'aviation allemande au-dessus de Londres

Du « Journal de la Radiodiffusion française » du 11 décembre :

Après la violente attaque sur Londres, qui eut lieu dans la nuit du 8 au 9, l'aviation allemande s'est contentée d'effectuer quelques raids de reconnaissance armée au-dessus de l'Angleterre.

La « Royal Air Force » n'a, de son côté, effectué que quelques raids sur différentes régions des territoires occupés et d'autres raids sur l'Allemagne.

Au cours de la nuit du 9 au 10 les escadrilles britanniques ont attaqué la base sous-marine de Lorient, ainsi que les docks de Cologne.

D'après les statistiques officiels de la Trésorerie britannique, la Grande-Bretagne a dépensé la semaine dernière, la somme record de près de 7 millions de livres sterling par jour.

Un navire de commerce bombardé à l'entrée de la Tamise

Berlin, 10. — Un navire de commerce ennemi, qui se dirigeait à toute vitesse vers l'embouchure de la Tamise, a été bombardé dans l'après-midi de mardi, par des avions allemands à la hauteur de Harwich. En plusieurs vols piqués hardis, les avions allemands ont réduit l'artillerie de défense du bord au silence. Les bombes sont tombées sur le pont et ont occasionné un incendie qui a donné bientôt un immense panache de fumée. Le navire paralysé est resté sur place. Un autre vapeur a été touché près de Ramsgate. Il est aussi gravement touché et a arrêté sa course. L'activité s'est réduite au demeurant pendant la journée de mardi, à des vols de reconnaissance au-dessus des îles britanniques.

LA NOUVELLE POLITIQUE ÉCONOMIQUE DU JAPON

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

En cas de nécessité, les organismes compétents de l'Administration seront réorganisés.

Bien qu'en principe **l'économie privée subsiste, en cas de nécessité particulière, certaines entreprises seront mises, en totalité ou en partie, sous le contrôle de l'Etat.**

En outre, la partage, ou le groupage (selon les circonstances), d'entreprises sont prévus, si cela paraît nécessaire pour des raisons techniques ou de production.

Les petites et moyennes entreprises doivent être maintenues et encouragées.

Dans la nouvelle structure, une attention particulière est portée aux entreprises **agricoles et maritimes.**

Pour les différentes branches industrielles, des organisations économiques seront créées. Les entrepreneurs proposeront les chefs de ces organisations, qui, néanmoins, devront être agréés par le Gouvernement.

Il a été décidé, enfin, que le nouveau plan **entrerait en vigueur graduellement.**

Un événement « faisant époque » pour le Japon

Le plan soulève dans la Presse japonaise la plus grande attention.

D'après le « Yomiuri Shimbun », il représente un événement « faisant époque » pour le Japon.

A peu d'exceptions près, les journaux approuvent le plan et soulignent son importance à longue portée.

Le journal économique « Tschugaï Shoghio Schimpo » écrit que, grâce à ce plan, les nombreux bruits, ayant couru ces derniers temps, de désordre dans les milieux économiques, seront écartés.

Le plan est destiné à porter à son degré maximum l'organisation de défense de l'économie.

La responsabilité des entrepreneurs, des autorités et du Gouvernement est ainsi plus grande.

Il est nécessaire maintenant que les forces politiques apportent leur plein soutien à la réalisation du plan.

D'après le « Yomiuri Shimbun », le plan est destiné à réaliser la politique du gouvernement pour la création d'une industrie de guerre et à réaliser la nécessaire économie planifiée.

Le nouveau Président de la mission militaire italienne à la Commission de l'Armistice

Rome, 10. — Le général Camillo Grossi a été, comme on sait, nommé président de la commission d'armistice italienne pour la France. Il naquit en 1876 à Grossetto et occupa plusieures hautes fonctions. Depuis 1939 il fait partie du Sénat italien. Toute la presse romaine parle d'une façon très élogieuse de son prédécesseur Pinta et du général Pellegrini, morts d'une façon si tragique. On souligne tout particulièrement les carrières militaires ainsi que les succès et les qualités extraordinaires des deux généraux.

Un destroyer canadien torpillé

New-York, 11. — Comme « Reuter » l'annonce d'Ottawa, le destroyer canadien « Saguenay » a été endommagé par une torpille lancée par un sous-marin dans l'Atlantique orientale. 21 matelots ont disparu, 18 blessés se trouvent à l'hôpital. Le destroyer a atteint le port, où il sera réparé.

ECHOS et CARNET

CALENDRIER. — **Jeudi 12 décembre 1940.** — Soleil : Lever à 9 h. 37 ; coucher à 17 h. 52 ; Lune : Lever à 18 h. 50 ; coucher à 6 h. 49.

« *DÉDÉ ET DOUDOU* » *LES JUMEAUX FACÉTIEUX*

LES OPERATIONS MILITAIRES

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Le communiqué italien

Rome, 10. — *Le Grand Quartier Général des forces italiennes communique :*

Sur le front grec des attaques de l'ennemi exercées sur notre aile gauche et sur le secteur d'Oeum furent repoussées et l'ennemi, surpris par notre réaction immédiate a subi de lourdes pertes. Sur le reste du front nos troupes ont fortifié leurs positions dans la ligne qu'ils occupent. Le Colonel Psaro est tombé sur le champ de bataille à la tête de son bataillon alpin.

En Afrique du Nord 3 appareils ennemis ont été abattus.

En Afrique orientale l'ennemi a entrepris une attaque dans le secteur de Tessensi avec une petite formation conduite par officier anglais. Cette formation a utilisé des camions portant les couleurs italiennes. Malgré cela l'ennemi fut reconnu à temps et l'attaque fut repoussée grâce à l'intervention rapide de la moitié d'une compagnie. La formation ennemie dont le commandant a été tué, s'est retirée avec de lourdes pertes. De notre côté un officier et quelques Askaris ont été légèrement blessés. Les bombardements effectués sur Assab et le long de la ligne ferrée de Djibouti n'ont pas causé de dégâts particuliers.

LES ANGLAIS N'ONT PAS ENCORE DEMANDÉ L'AIDE FINANCIÈRE DES ÉTATS-UNIS

Washington, 10. — Lundi midi, M. Morgenthau, Ministre des Finances des Etats-Unis, a déclaré qu'il aurait lundi soir, en son domicile particulier, un entretien avec M. Philips, Sous-Secrétaire d'Etat au Trésor britannique.

M. Morgenthau a déclaré en outre que le Gouvernement des Etats-Unis n'avait pas encore pris de décision concernant une aide financière à accorder à l'Angleterre et que, d'autre part, les Anglais n'avaient pas encore introduit une pareille demande ni officielle ni officieuse.

Les pourparlers actuels servent uniquement à étudier la situation. Ce qu'il adviendra ensuite, dépend du Gouvernement. Quant à lui, Morgenthau, il n'est pas autorisé à prendre des engagements quelconques.

L'OPPOSITION de journaux américains à l'octroi de crédit sans garantie

New-York, 10. — Le « New-York World Telegram » publie un éditorial dirigé contre l'octroi de crédits non garantis à l'Angleterre.

« La Grande-Bretagne, écrit le journal, possède quantité de bases dont les Etats-Unis feraient un excellent usage : telles les Bermudes et surtout les îles de la Mer des Antilles ; elle dispose en outre d'étain et de caoutchouc. Au surplus, elle est redevable aux Etats-Unis de près de cinq milliards de dollars de dettes de guerre. Nous avons prêté jadis sans garanties. Mais chacune des raisons précitées suffirait à justifier un examen très strict des conditions d'un éventuel emprunt ».

LOUIS THOREZ condamné à 10 mois de prison

Vichy, 10. — A Paris, la 2e Chambre correctionnelle a jugé hier après-midi Louis Thorez, frère de l'ancien député communiste ; le plombier Edmond Roguet et le serrurier Roger Renaud, tous trois poursuivis pour infraction au décret-loi du 26 septembre 1939 sur les menées communistes. Le Tribunal a condamné Louis Thorez à 10 mois de prison sans sursis ; Roguet et Renaud à 8 mois de prison sans sursis.

LES PERMISSIONS DES MILITAIRES DE L'ARMÉE DE L'AIR ORIGINAIRES DE LA ZONE OCCUPÉE

Vichy, 11. — Le Secrétariat d'Etat à l'Aviation communique :

« Un certain nombre de militaires de l'armée de l'air, originaires des zones occupée ou interdite, ne peuvent se rendre en permission dans leurs familles, dont ils sont séparés depuis plusieurs mois.

» Des mesures viennent d'être prises par l'autorité militaire pour leur permettre de passer quelques heures dans les centres d'hébergement créés à leur intention ».

L'AMÉRIQUE ENVISAGE LA RÉSERVE D'UNE ILE POUR LES ÉMIGRÉS

On mande de **New-York** : D'après « **l'Associated Press** », des plans sont discutés dans les ministères de **Washington**, tendant à ouvrir l'**île de la Vierge**, aux réfugiés politiques, européens, financièrement indépendants.

La semaine dernière, les négociations se sont poursuivies quotidiennement sur les questions de détail.

Jusqu'ici cependant, aucune décision n'a encore été prise.

LES DÉCLARATIONS DE M. ACHARD

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Ces paroles ont été saluées par une ovation.

A l'issue de la réunion, M. Jean ACHARD a fait à la presse d'importantes déclarations notamment sur l'approvisionnement en pommes de terre, sur le problème du pain, sur la question du lait et sur la nourriture des animaux. Pour les pommes de terre, les tickets de consommation permettent une juste répartition du disponible, que l'on espère pouvoir améliorer grâce aux livraisons de l'Afrique du Nord et de la zone occupée.

Pour le pain, M. Achard a souligné la gravité de la situation due au déficit de notre récolte; il a annoncé qu'à partir du 1er janvier, la pâtisserie et les biscuits seront compris dans le rationnement.

D'autre part, le gouvernement espère qu'aboutiront bientôt les efforts qu'il poursuit pour établir des échanges entre les deux zones. Pour le lait, M. Achard a insisté sur le but poursuivi par le gouvernement: donner aux mères, aux enfants et aux malades un aliment remédiant à l'insuffisance des rations en vitamines et en azote.

EN 4e PAGE

Les Informations Régionales

DE GAULLE DÉCHU DE LA NATIONALITÉ FRANÇAISE

Genève, 10. — Le « Journal Officiel » publie les décrets retirant à de Gaulle et à plusieurs de ses collaborateurs la nationalité française.

LA MÉSAVENTURE DU « CARNAVON CASTLE »

Berlin, 10. — On constate que les nombreuses informations de source anglaise concernant la mésaventure du croiseur auxiliaire anglais « Carnavon Castle », entré à Montevideo, se contredisent en divers points.

Le commandant du croiseur anglais a dit que le combat a duré une heure et demi. Le navire anglais a poursuivi son adversaire avec son maximum de vitesse. Puis il ajoute : « Le combat de notre navire a été digne des hautes traditions de la marine royale ».

Le communiqué de l'ambassade d'Angleterre à Montevideo dit que les avaries du navire ne sont que superficielles et faciles à réparer. Si cela est exact, dit-on à Berlin, il est incompatible avec les hautes traditions de la marine britannique que le navire n'ait pas poursuivi le combat jusqu'à la fin décisive, alors qu'il était plus fort et plus rapide que son adversaire.

On essaie maintenant, mais un peu tard, de présenter ce combat énigmatique, comme un succès anglais ; ce qui est devenu une habitude. Le dernier exemple de cette méthode, est la nouvelle lancée par la radio anglaise de la prise, par un croiseur anglais dans l'Atlantique du Sud, d'un corsaire allemand à bord duquel il aurait placé un équipage de prise. Tout cela pour tenter vainement de faire croire que le danger des croiseurs allemands a disparu pour la navigation anglaise.

UNE PROTESTATION DU MINISTRE D'ALLEMAGNE EN URUGUAY

On mande de Montevidéo :

Le ministre d'Allemagne en Uruguay a protesté auprès du gouvernement, contre l'autorisation qui a été donnée au « Carnavon Castle », de rester 72 heures dans ce port pour réparer ses dommages.

Le ministre du Reich souligne que l'autorisation d'escale n'aurait pas dû dépasser 24 heures.

LA SUITE DES INFORMATIONS GÉNÉRALES EN 4e PAGE, AINSI QUE LA LISTE DES RAPATRIÉS D'ALLEMAGNE.

LA VALLÉE DES ROIS

Par H. J. MAGOG

12

— L'auto ! s'exclama le fiancé, en souriant malgré lui. Quel enfantillage, ma Renée chérie ! A supposer que, vraiment, j'aie eu ce jour-là affaire à un chauffeur malintentionné, il ne saurait y avoir le moindre rapport entre cet incident et le vol dont je suis victime.

— Mais cette auto, j'ai cru la revoir hier stationner devant l'Opéra-Comique murmura la jeune fille, un peu confuse.

— Quelle mémoire !... Et quel coup d'œil !... Il y a dans Paris plus de cent autos exactement semblables.

Maxime Fleuraine raillait. Dépitée et presque honteuse, la fiancée n'osa point parler des yeux étincelants.

— Je savais que vous vous moqueriez de moi, soupira-t-elle. Mais puis-je m'empêcher de rattacher ces incidents à la possession de ces bijoux, exhumés d'un tombeau...

— Encore votre idée, ma jolie !... Vous persistez à croire à la vengeance des momies ? Je vois que M. Sérignan n'a pas réussi à vous convaincre... Mais s'il y avait eu, dans le vol qui me préoccupe, la moindre intervention surnaturelle, mes visiteurs n'auraient pas employé des procédés de malfaiteurs vulgaires... Je conviens d'ailleurs que, même dépouillé de tout caractère fantastique, ce vol n'en demeure pas moins assez troublant.

— Ah ! vous voyez bien... Vous en convenez vous-même.

— Assez troublant... mais pas inexplicable, ma Renée.

La jeune fille posa une main sur le bras de Maxime Fleuraine.

— Savez-vous l'idée qui me vient ?... Et si c'était Ahzab le voleur ? Cela n'expliquerait-il pas sa disparition ?

— Ahzab ? répéta lentement le jeune égyptologue. J'ai examiné cette hypothèse et je l'ai rejetée comme absurde. Pour deux raisons. Si Ahzab avait voulu me voler, il m'aurait pris tout autre chose que ces bracelets. D'autre part, il n'aurait pas eu besoin d'attendre mon voyage en France. Mais vraiment, il n'avait aucun intérêt à commettre ce méfait. Car il était assuré, en demeurant à mon service, d'avoir prochainement l'occasion de gagner une somme bien supérieure à celle qu'il pourrait espérer tirer de ces bijoux. Enfin, Ahzab n'aurait certainement pas pris la peine de déposer, à la place de ces bracelets, ce papyrus énigmatique que j'ai trouvé et qui m'obsède depuis hier.

Tout en parlant, il présentait à la jeune fille un fragment de papyrus constitué par des pellicules très légères, collées les unes sur les autres et réunies bord à bord, de manière à les rendre suffisamment épaisses et à présenter une largeur suffisante.

— C'est un papyrus hiératique, déclara le jeune égyptologue. Il a été poli et rendu incorruptible par un enduit d'huile de cèdre, selon la méthode antique. Et les hiéroglyphes qu'on y a tracés, pour indéchiffrables qu'ils apparaissent au premier examen, sont constitués par des signes et des symboles nettement égyptiens. Voici l'abeille royale, le croissant de lune ; le dieu à tête de chacal ; l'œil...

Appuyée sur l'épaule de son fiancé, Renée Sérignan suivait le doigt qui soulignait les signes mystérieux.

Tout à coup elle tressaillit.

Moins schématiquement dessiné qu'il n'était d'usage dans l'écriture égyptienne, le hiéroglyphe représentant un œil évoquait avec une singulière puissance le regard étincelant que, la veille au soir, à l'Opéra-Comique, la jeune fille avait pendant quelques secondes senti peser sur elle.

— Folle ! pensa-t-elle. Je suis trop impressionnable. Cette fois, je me garderai bien de communiquer à Maxime mon imaginaire constatation. Il se moquerait encore et commencerait à douter sérieusement de mon bon sens.

Elle s'efforça de chasser le souvenir obsédant et d'écouter sagement le jeune homme.

— Ces signes, poursuivit-il, sont tracés de droite à gauche, comme le veut la règle de l'écriture égyptienne. Le sens apparent de chaque symbole est assez clair, mais le sens secret et son assemblage m'échappent. Pourtant, il me semble y discerner un avertissement... une menace..

— Une menace ? balbutia Renée, tremblante.

Maxime Fleuraine avait parlé machinalement.

Il se mordit les lèvres.

— Suis-je assez stupide de vous dire cela ! se reprocha-t-il. Vous allez imaginer des choses tragiques et vivre dans l'angoisse. En réalité, je crois à une simple mystification.

— Vous l'affirmez pour me rassurer, soupira la jeune fille. Vous n'y parviendrez pas de cette façon. Expliquez-moi plutôt votre interprétation des signes du papyrus.

— Ce n'est qu'une intuition... Il m'est impossible de les traduire sans étude préalable. Mais ce que je suppose découle assez logiquement de la situation. Tout tourne autour des bracelets, qui deviennent le centre d'un mystère, parce que le vol dont je suis victime me révèle que je ne suis pas seul à attacher à leur possession une importance particulière.

— Quelle importance ?... N'étiez-vous pas disposé à les donner à mon père ?

— Ils ne seraient pas sortis de la famille, répliqua Maxime Fleuraine en souriant. Pour que vous compreniez le prix qu'ils peuvent avoir à mes yeux, il faudrait, petite Renée, que je vous conte la façon dont ils sont arrivés entre mes mains. Ahzab s'y trouve mêlé.

— Comme peut-être au vol.

— Ce n'est pas vraisemblable ; je vous l'ai déjà dit... Il n'en est pas moins curieux que ces bracelets, dont je lui dois la possession, me soient repris précisément le jour où il me quitte. Si j'étais superstitieux, je croirais à une influence maléfique... et je partagerais les craintes de ce pauvre Ahzab.

— Ah ! vous voyez bien qu'il y a quelque chose ! s'exclama Mlle Sérignan. Il faut tout me raconter, Maxime. C'est votre fiancée qui vous en prie... qui l'exige.

— Eh bien soit ! consentit le jeune homme. Mais c'est une histoire qu'il faudra oublier ensuite. Car, en vérité, elle finit avec la disparition de mon fellah... et je le regrette presque.

VII

Les treize bracelets

Les ombres grises du crépuscule précoce de ce jour d'octobre commençaient à envahir le salon.

Noyés dans leur brume, les jeunes gens ne présentaient plus que des visages indistincts, dont à peine la mobilité des regards se dégageait.

C'était l'heure entre chien et loup, favorable aux émois et aux petites terreurs qui serrent les gorges et crispent les doigts entrecroisés. Sur le bord de son siège, Renée Sérignan se faisait menue, peureusement penchée vers son fiancé pour mieux l'écouter.

(A suivre).